

Avant-propos

La vie, un nouveau Testament, titre initial choisi par Claude Bruley pour ce livre, exprimait parfaitement l'axe de son travail. Nous étions toutefois d'accord l'un et l'autre sur la nécessité d'un autre titre pour des raisons éditoriales. Claude nous a quittés avant de prendre une décision. Je pense toutefois qu'il aurait approuvé ce *Grand Œuvre comme fondement d'une spiritualité laïque* qui indique à la fois sa démarche et le fruit de celle-ci.

Le texte que vous allez découvrir est de prime abord difficile mais, comme tous les textes qui s'inscrivent dans le courant de l'Illuminisme, passées quelques pages, le lecteur s'installe tranquillement dans le mouvement du texte. Car ce livre est bien à inscrire dans le cadre illuministe, non d'un Illuminisme figé, arrêté au XVIII^e siècle d'Emmanuel Swedenborg et de Louis-Claude de Saint-Martin, mais d'un Illuminisme vivant, sachant traverser les formes temporelles qu'il rencontre ou même génère.

L'œuvre de Claude Bruley est tout entière synthétisée dans ce livre, testament spirituel de première importance. Sa pensée, illuministe et illuminante, a rencontré Emmanuel Swedenborg, Rudolf Steiner, Carl G. Jung, avant de s'affranchir de ces « pères », un temps nécessaires, et de prendre son envol.

Bien que présenté sous une forme conceptuelle, modélisée en ce qui pourrait être pris pour une théorie, le travail que vous allez découvrir est passé par le crible de l'expérience spirituelle et alchimique. Claude Bruley

décrit le processus initiatique, et plus particulièrement la porte étroite du chemin vers l'individuation.

Bien des lectures en sont possibles. Bien des lectures en sont souhaitables pour en découvrir le message et l'essence. Ce livre peut être lu sous l'angle de la psychologie des profondeurs, de la mythologie, ou comme une trans-cosmogonie ou une métaphysique, comme un traité magique sur l'art de la mémoire, une mémoire verticale, comme un traité alchimique, comme le fondement de cette spiritualité laïque qui était si chère à Claude Bruley ou encore comme l'introduction à une voie d'éveil.

Toutes ces lectures sont justes et toutes sont fausses. Claude Bruley a toujours œuvré pour que l'individu, celui qui est indivisible, l'un, s'affranchisse de toutes limites, croyances, représentations et conditionnements et conquiert sa liberté par lui-même.

L'enseignement véhiculé dans ce livre, de première importance, le message exprimé à travers le personnage de Jésus de Nazareth, libéré des oripeaux dont l'ont affublé les églises, s'inscrit donc parfaitement dans une perspective initiatique et libertaire.

Rémi Boyer

La Vie, un nouveau Testament

Préface

« *La Vie, un nouveau Testament* », s'entend comme le fondement d'une spiritualité originale et laïque. Si l'initiation est un Jeu, comme chacun le sait, il s'agit d'un jeu grave, qui pourrait bien conduire chaque être de bonne volonté sur la route de son « Je » authentique et « unique en son genre ».

C'est ce programme ambitieux en ce qu'il a d'inédit que Claude Bruley a entrepris, au long de cet ouvrage alimenté de nombreuses années de recherches, de mises à jour, de nous inviter à parcourir.

Issu du cercle des Pasteurs protestants, ce défricheur hardi s'adressant à un public de toutes obédiences laïques ou religieuses s'est senti appelé à témoigner: d'abord, pour un grand Être considéré comme le Fils de Dieu: Jésus le Christ, le *DIVIN-humain*; puis de manière infiniment plus dépouillée, pour un homme accompli: Jésus de Nazareth, le *divin-HUMAIN*, incarné sur terre non dans un but salvateur pour l'humanité, mais afin de réaliser pour lui-même et sans doute le premier d'entre nous tous, son ÊTRE COMPLET, individué et donc désormais indivisible.

Claude Bruley s'explique et appuie son étude non seulement sur l'œuvre de grandes figures habitées d'une profonde et clairvoyante spiritualité, telles que: Emmanuel Swedenborg, Rudolf Steiner ou Carl G. Jung mais aussi sur les interrogations que posent à notre compréhension d'aujourd'hui, les traductions des textes

bibliques. C'est pourquoi cet enseignant, d'une part en fait une relecture audacieuse et significative, étayée d'étymologies hébraïques et grecques, d'autre part met en relief des connexions relevant de la Mythologie, des Traditions, des Contes, de l'étude des constellations zodiacales, de l'Alchimie... afin d'éclairer et de soutenir son propos: « Le principe de l'Individuation, est le secret même de la Création. ».

Les expressions retenues le plus souvent dans le discours de l'auteur ont été: Évolution, Métanoïa, Émancipation, Individuation et Être Entier. Ce furent tout à la fois la trame de tout son plaidoyer, et l'objectif proposé à atteindre. Rappelons qu'Évolution engendre la notion de Révolution, et mène également à celle de Transformation.

En effet, pas d'Évolution sans Métanoïa, ce retournement dans lequel Claude Bruley voit aussi bien l'objectif déjà cité, l'Individuation, qu'un moyen: « Le Voyage à Rebours », avec l'idée sous jacente que ramener au jour les images du passé y compris les plus lointaines, permettra de se dégager de l'emprise des autorités, tutelles et dépendances auxquelles nous nous sommes soumis.

Grâce à de nombreux séminaires et conférences accordés au cours d'une quarantaine d'années, furent abordés les thèmes d'importance et inlassablement re-travaillés, qui ont servi de base à l'étude présente:

1- L'Évolution de la terre. Cycles cosmiques, Rondes successives ou Grande Semaine, une nouvelle Genèse.

2- Le déroulement inexorable de la suite des civilisations s'enchaînant les unes aux autres, et ce qu'elles ont apporté au développement progressif de notre conscience humaine, pour aboutir à la notion de « Structure Universelle ».

3- Le Trépas initiatique, « une Orthogenèse de la mort » ou: comment mourons-nous, pour revenir, et donc comment rendre compte de la vie avant / après la vie.

4- Le « Voyage à Rebours » au niveau plus personnel cette fois, travail sur les vies antérieures, et accession aux véritables Fonctions constitutives de l'être afin qu'ensuite nous puissions enfin, à notre tour, « faire toutes choses nouvelles » et en finir avec les cycles de nos réincarnations.

5- La sortie de l'Âme Groupe, la recherche de l'Unité perdue (l'homme à la recherche de son « ombre ») le réveil de la polarité endormie: Le Grand Œuvre.

6- Et surtout, l'Homme Jésus, le divin-Humain. La vie de Jésus à la lumière de la psychologie des profondeurs; en somme, ce que nous pouvons retenir de l'intention d'incarnation de Jésus de Nazareth, et de sa réussite de l'Individuation.

Souvenons-nous par ailleurs, que dans son précédent ouvrage: « *L'Amour Courtois-Les Cathares-Le Graal* »¹, Claude Bruley prévenait en quelque sorte l'écriture du présent texte. Il annonçait le voyage spirituel des êtres à la recherche de l'Union Parfaite, dans l'Amour Courtois; les difficultés de l'âme Cathare en proie aux dualismes: Créateur Parfait/Démiurge - Bien/Mal – Conscience en voie d'évolution/Avatars des corps physiques trop densifiés pour dissimuler leurs passions sous les métamorphoses passibles à l'aube des temps – et Masculin/Féminin. D'où l'idée d'une nouvelle prêtrise exercée par les « Parfaits »; enfin l'acquisition, avec la coupe du Graal de la conscience de soi, donnant l'orientation pour le travail d'individuation.

À noter au passage, le rôle prépondérant accordé dans ces mythes à la fonction féminine intuitive.

Avec ce livre, Claude Bruley espère ardemment nous avoir transmis comme son propre legs, un regard sur l'ensemble de l'œuvre de sa vie, et suscité en chacun le désir d'entrer dans la démarche.

1. Publié en 2006 chez Rafael de Surtis/Editinter.

« La vie portant en elle-même le germe de l'Émancipation, comment chaque être peut-il sortir de l'Indifférencié, pour accéder à l'Un-Différencié, et notamment pour chaque homme redonner vie en lui-même au « Féminin » jusqu'ici réduit à la soumission par le pouvoir masculin des Dieux ? ».

« Toute mutation de conscience commence par l'acquisition de nouvelles connaissances ; et les connaissances sont toutes porteuses d'une possibilité d'évolution ; il faut savoir toutefois que le résultat, après réflexion et appropriation, ne nous mènera pas tous au même endroit. »

La proposition nous est donc maintenant faite de nous « affranchir » par la Connaissance, et l'ouverture de notre esprit à une logique nouvelle. Le « Voyage à Rebours » portera ses fruits dans l'exacte « mesure où l'on aura accepté de se laisser déstabiliser, accepté les connaissances contraires à ce qu'on a connu jusqu'ici ». Ainsi sommes-nous appelés à collecter, analyser et comparer ces connaissances imprévues, voire insolites ; et celles que nous aurons sélectionnées, appréciées et retenues, nous conduiront vraisemblablement un jour ou l'autre, à nous prêter au jeu de l'expérience, c'est-à-dire :

- Prendre de la hauteur, le recul nécessaire à l'observation objective de nos conduites, en « pro-jetant » nos vécus.
- Puis, d'un jugement juste les apprécier à leur valeur réelle.
- Enfin, en connaissance de cause, envisager et adopter une nouvelle manière de vivre.

Cette succession d'étapes est immuable, car elle est propre à l'évolution de l'homme.

Mais qui pourrait réussir une telle tâche, s'il n'a accepté d'ouvrir « la Porte étroite » qu'est l'Inconscient, puisque « C'est de l'Inconscient que viendra le sens à donner à la Vie, à notre vie » ? Il semble avéré par ailleurs, que l'ouverture de notre Conscience à notre « Moi véritable et unique » ne puisse advenir avant que nous n'ayons, en raison de sérieuses remises en question

de nos croyances et de nos savoirs, vécu quelques révolutions intérieures, accompagnées de doutes, de sentiments de désarroi, de solitude, et portant l'interrogation sans cesse renouvelée: Mais « Qui suis-je donc? Et d'abord: « D'où viens-je? ». Ensuite seulement: « Où vais-je? ». Retenons que rien ne saurait se révéler de vraiment neuf dans nos vies, si nous n'avons préalablement pris la mesure de nos « persona » multiples non seulement d'aujourd'hui, mais encore de celles que nous avons endossées à travers d'autres « nous » plus anciens; il s'agit là d'observer les facettes méconnues de nous-mêmes, tant dans la vie présente ou dans nos vies antérieures, qu'à travers ce que nous avons emprunté à nos généalogies croisées, à toutes informations qui ont laissé en nous de manière pérenne, leurs empreintes inconscientes.

Claude Bruley nous signifie cependant que nous ne pouvons faire seuls, sans danger, ce travail; il nous laisse le soin de trouver en toute liberté, chacun en son temps, chacun à son rythme, les moyens, les techniques, les devanciers, les plus aptes à nous accompagner en toute sécurité sur ce « chemin aventureux, voire hasardeux ».

Le héraut passe devant, et laisse la place à la parole; il ne rejette rien, ajoutant pierre après pierre à l'édifice en construction. Il ne s'impatiente pas si ceux qui le suivent réclament un délai pour s'accorder à la nouvelle architecture. Il espère néanmoins être dépassé par ceux qui pourraient aller plus loin encore dans la découverte, à condition de ne jamais perdre de vue la raison essentielle de leur existence et le but de leur âme: Recouvrer en soi cet Être Complet, masculin / féminin, individué et original, lequel s'est trouvé dissocié en des temps aussi reculés que ceux où Adam et Ève, avec effroi se découvrirent nus, c'est-à-dire sexués, divisés en eux-mêmes.

Nous exprimons ici notre profond respect et toute notre affectueuse gratitude, envers cet infatigable pionnier que fut Claude Bruley, pour avoir, ô combien patiemment!, tenu devant nos yeux ces lumières aussi singulières qu'attractives.

Que se poursuive pour lui dans les sphères plus subtiles qu'il a désormais rejointes, comme pour nous ici-bas, le Grand Œuvre de la Vie.

Bernadette Bourcy²

2. Une parmi les nombreux étudiants qui accompagnèrent Claude Bruley pendant près de trente ans.

Première partie

Une autre Genèse

INTRODUCTION

POUR ENTRER DANS LA RONDE

L'extraordinaire émotion ressentie par des millions d'êtres humains à l'approche de ce fatidique an 2000 s'étant éloignée, nous pouvons avec plus de sérénité repenser à cet événement et nous demander, compte tenu de la reprise du cours des choses apparemment sans aucune variante, si, sur le plan collectif, il était sage d'espérer des bouleversements, que ce soit sur le plan social ou religieux.

Que signifie en fin de compte une date sur un calendrier? Sinon une convention établie à un moment de l'histoire qui n'interpelle que ceux ou celles qui s'y réfèrent et se trouvent impliqués par l'événement à partir duquel ce calendrier est bâti. Il est évident qu'aujourd'hui par exemple, les Juifs, les Musulmans, les Hindous, ont un tout autre décompte de leurs jours. Ce qui ne les a nullement empêchés de se réjouir, souvent avec autant d'ardeur que les Chrétiens, de ce qui eût dû ne pas les concerner. Mais, on le sait encore, le passé étant là pour le rappeler, une civilisation dominante impose toujours aux autres ses rythmes particuliers.

Cette constatation pourrait conduire à s'interroger sur l'arbitraire de cette datation si les civilisations qui se sont succédé depuis les temps historiques, n'apparaissent régies par un rythme qui semble venir d'ailleurs. Un rythme dont les différentes religions qui sont successivement nées ici-bas dépendraient étroitement. Ce qui

voudrait dire, comme je m'efforcerais de le suggérer plus loin, que nous vivons bien un moment très particulier de l'évolution humaine. Un moment unique que le calendrier, issu du Christianisme, manifesterait.

Ce moment semblerait correspondre à une possibilité désormais offerte : celle d'échapper à un déterminisme que ces cycles ont engendré et entretiennent. Déterminisme que l'on reproche souvent maladroitement à la science astrologique qui ne peut que constater les effets de ces rythmes, et s'efforcer d'en comprendre les causes, anticiper les conséquences. Encore faut-il vouloir et pouvoir échapper à ce conditionnement que des millénaires ont imposé à l'âme humaine, pour son nécessaire développement, et donc saisir ce qu'apporterait ce moment remarquable de l'histoire à celui ou celle qui le prendrait au sérieux.

À cette fin, le lecteur devra fixer son attention sur ce moment particulier où il a commencé à la fois une nouvelle année, un nouveau siècle, un nouveau millénaire. Il faut avouer qu'il n'est pas fréquent de débiter une année avec trois zéros. Ce chiffre devrait aider à comprendre que si nous n'étions plus dans le vingtième siècle ou dans le second millénaire, bien que beaucoup s'y croyaient encore, nous n'étions pas pour autant entrés dans le suivant. Ceci étant la caractéristique d'une année zéro.

Ce raisonnement pourrait indisposer celui ou celle qui penserait que ce chiffre est sans valeur, qu'il ne compte pas. Il est vrai qu'à ce sujet on peut subir dès l'enfance un conditionnement, dont le dictionnaire se fait l'écho, puisque le zéro sanctionne généralement un mauvais travail. Un travail qui ne vaut rien, un travail de « vaurien ». Le zéro représente alors une valeur immédiatement négative. En fait, cette négation proviendrait d'une situation mal vécue. Pour en être convaincu il suffirait de se reporter à l'étymologie de ce chiffre provenant de l'arabe « zéfiro », « zéfiroth », « zéroth » ; racine qui a donné par la suite « zifre », puis « chiffre ».

Premier chiffre sans lequel les autres, privés de cette puissance vitale, ne seraient rien. Le zéro ou le rond qui le manifeste, correspondant ici à une puissance contenue, à une énergie disponible, momentanément sans emploi. Ce chiffre peut apparaître alors comme le signe d'un acquis précédent dans l'attente d'une affectation future. Acceptant cette définition, il pourra sembler évident qu'un mauvais travail ne devrait être jugé qu'avec des valeurs négatives -1, -2,... Cette façon de comprendre le mystère qu'apporte ce chiffre, trouve un prolongement cette fois dans la langue hébraïque ou ce « zéro » : « opa » - « èpès » signifie une cessation d'activité, ou bien encore une limite extrême où on ne ressent plus rien.

Le zéro sera dans ce sens synonyme de vacance, d'un temps de repos où l'on peut réparer ses forces, refaire le plein d'énergie, puisque dégagé des tâches jusque-là assumées. De véritables grandes vacances au cours desquelles on ne ressentirait plus aucune attirance particulière. L'antithèse de ce que l'on vit généralement au cours de vacances qui ne sont que la concrétisation de désirs souvent longuement mûris, sinon attendus.

Il s'agit ici de bien comprendre que cet état, dans ses prémisses, concerne essentiellement l'esprit et non le corps. Celui-ci, qu'il prenne un caractère physique ou social, ne peut que poursuivre son activité. Le zéro concerne la tête qui manifeste peu à peu au cours de l'évolution, sa forme ronde (l'Athanor des alchimistes). Il est fait pour elle. Il correspond au nirvana des Orientaux, sans vent, sans souffle, sans volonté d'action. État indispensable à atteindre selon ces Écoles, pour sortir du « samsara », pour échapper à la roue karmique, à la ronde des réincarnations. Cependant, si la pensée du Bouddha semble laisser l'adepte sur cette perspective qui clôt un remarquable enseignement, la Sagesse, d'inspiration plus Occidentale, en ceci complémentaire, offre l'image d'une destinée humaine incluse dans une spirale ascendante, dont la dernière spire devient un point (point zéro ascendant) dans l'attente d'un nouveau

mouvement spiralé, cette fois descendant, essentiellement intériorisé.

Le lecteur aura compris que dans cette perspective, ce point zéro peut correspondre à une porte étroite que nul ne peut franchir sans avoir vécu un réel dépouillement quant aux valeurs propres à cette forme d'existence terrestre, dépouillement auquel cet état prédispose. Cependant l'âme humaine est souvent si peu préparée à connaître cette condition, que lorsque sa destinée lui donne à en vivre les prémisses, sous la forme d'une maladie physique, d'une perte sévère d'affection ou d'un doute quand aux valeurs spirituelles auxquelles elle était attachée, le vide mental qu'elle ressent alors, lui devient vite insupportable. Les psychologues incluent dans les phénomènes névrotiques cette sensation très particulière.

Dans cette découverte de l'importance de ce point zéro et son implication dans la croissance de la conscience humaine pour accéder à une véritable individualité, le premier signe propre à cet état, serait donc la sensation de vide éprouvée. Car il semble évident qu'entre le fait de se détacher volontairement de valeurs jugées jusque-là collectivement essentielles, et d'en être involontairement dépossédé, apparaît une énorme différence. Le vide que l'on ressent dans le second cas montre que l'on est entièrement dépendant de ce qu'on a perdu et qu'aucune construction intérieure, qui pallierait à ce manque, n'a pu jusqu'alors se faire. Ce constat d'échec qui semble chez beaucoup pressenti avant qu'une épreuve le confirme, justifierait leur peur de la mort, autre point zéro auquel nul ne peut se soustraire, mais qui, vécu négativement, réinscrirait l'âme, après un assoupissement plus ou moins long, dans une nouvelle spirale ascendante.

La sensation de vide correspondrait bien alors à ce zéro négatif dont je critiquais l'emploi au début de cette préface. Il sanctionnerait alors le mauvais emploi de cet état particulier, favorable à une construction intérieure,

disons à une sagesse, plus précisément à une faculté d'aimer dont les qualités ne sont plus à même de s'exercer ici-bas dans un corps de matière, lui-même en conformité avec les mœurs qui lui correspondent.

Avec ce but à nouveau défini, le lecteur pourra retrouver une des principales fonctions de ce chiffre zéro. À savoir conduire l'âme humaine à vivre un enfermement momentané favorisant l'acquisition de facultés nouvelles, qui ne pourront encore ici-bas, compte tenu des normes de vie de la société, trouver un emploi.

Ce point zéro sous-entend encore une réelle désaffection pour les affaires du monde, un défaut de projets, une vacance délibérée paisiblement acceptée, plaçant le mental de celui ou celle qui s'y conforme non pas dans un suprême apaisement (le nirvana oriental), mais dans une appréciation des qualités mentales acquises, avant un prochain engagement. Car, dans ce moment particulier, il n'est nullement question d'éteindre une conscience de soi difficilement mise au monde au cours de millénaires successifs, au bénéfice d'une autre structure avec laquelle on s'identifierait (ce qui est propre au schéma religieux, selon lequel toutes les âmes sont appelées à composer un corps mystique au service d'un seul Esprit), mais d'entreprendre la construction de son propre corps, non plus dépendant de l'hérédité raciale, parentale, comme l'est ce corps matériel issu de l'union de deux consciences, mais émanant d'une seule, après que l'âme humaine ait réuni en elle les fonctions masculines et féminines, premier objectif du Grand Œuvre dont il sera question tout au long de ces pages.

Il ne s'agit pas ici de confondre l'indispensable purification de l'ego, cette volonté de puissance et de domination, avec la non moins nécessaire acquisition d'un Moi, cette conscience qui subsiste après le trépas, alors que l'autre, assujettie aux structures sociales, religieuses, propres à cette incarnation, s'endort en attendant de renaître ici-bas et de construire une nouvelle personnalité, tout aussi éphémère.

Pour clore ce rapide exposé sur la phase terminale de ce périple ascendant, je voudrais encore souligner que son défaut de préparation, conduit généralement l'âme humaine à connaître un dramatique vide intérieur, accentué par la vision d'un environnement bien vivant, dont elle se sent gravement amputée. Alors que la reconnaissance de cet état, et de ce qu'il sous-entend, devrait aboutir à un détachement progressif de cet environnement, dans l'attente d'un nouveau monde, d'une nouvelle terre. État d'esprit conforme aux paroles évangéliques qui le résumant en une phrase : « Mon royaume n'est pas de ce monde. ». Ce moment exceptionnel de l'évolution des consciences, ce point zéro, se trouve inscrit dans un vaste mouvement respiratoire qui, au cours des siècles, aurait accompagné la naissance, la croissance et la mort des civilisations qui se sont succédé jusqu'ici-bas.

Pour le lecteur qui douterait encore de la réalité de ces grands cycles, je rappellerai brièvement ce qu'on a coutume d'appeler la précession des équinoxes. Un observateur, qui prendrait pour point de repère une étoile fixe à un moment déterminé de l'année, constaterait l'année suivante un décalage. À tel point qu'en 72 ans, l'étoile se serait apparemment déplacée d'un degré sur l'ensemble de l'horizon qui en comporte 360. Si maintenant, comme la Tradition le suggère, on partage cet espace en 12 parties, encore appelées constellations, on comprendra aisément, compte tenu de la rotation actuelle de la terre, qu'il faut 2160 ans pour que l'une d'entre elles laisse la place à une autre. Chacune de ces constellations semblant émaner des qualités particulières propres à la formation d'une civilisation. Ces nombres, étant des multiples de 9 et pouvant, selon la célèbre preuve, être ramenés à zéro, confirmeraient bien ce qui se passe à la fin de chacun de ces cycles. À savoir la venue au monde d'une nouvelle civilisation.

Ces rythmes, que l'Histoire de l'humanité met tout particulièrement en valeur, reçoivent une inattendue confirmation, cette fois-ci à notre échelle, avec le fonc-

tionnement de notre propre corps dans son mode respiratoire et celui de ses battements cardiaques. Ne faut-il pas en effet 18 respirations (moyenne générale) par minutes, et 72 battements du cœur, pour assumer l'économie corporelle? Soit encore durant 24 heures: 25920 respirations qui correspondent à la durée de la rotation des 12 constellations qui occupent les 360 degrés de cet espace.

Si nous prenons maintenant le soleil comme repère, nous pouvons constater dans son propre rythme, deux temps de repos apparents car, en fait, propres à la terre qui symbolise notre corporalité. Dans cette grande respiration, le lecteur peut déjà pressentir ces deux temps correspondant à la fin d'un inspir et d'un expir, le soleil étant au nadir ou au zénith de sa course. Ou encore à ce que nous avons coutume d'appeler sous nos latitudes: le solstice d'hiver et le solstice d'été.

Si nous appliquons maintenant cette respiration à la vie de la terre, plus précisément à celle des civilisations qui se sont succédé depuis environ 10 000 ans, et qui ont marqué la vie planétaire, nous pourrions constater que chacune de celles-ci commence à la fin d'un long inspir qui lui a permis d'absorber l'essentiel émis par la constellation dont cette civilisation doit la venue au monde. L'expir qui suit, manifeste sa croissance et son épanouissement, jusqu'au point haut solsticiel qui marque la fin de son extension et le début de son déclin.

Afférent à ce rythme planétaire, on peut compter 1080 ans environ dans l'inspir et autant dans l'expir, soit 2160 ans pour chaque civilisation. La plage de repos sinon d'immobilité, dont ce soleil porte témoignage à chaque solstice, correspondant à l'année zéro dont je viens de définir les qualités, peut, dans ces cycles, durer un certain nombre de décennies. Si nous prenons pour exemple les quelques journées solsticielles d'une année solaire, nous pouvons compter proportionnellement un demi-siècle pour chaque point haut ou bas de ce rythme planétaire.

Il semblerait encore que ce vaste mouvement qui régit collectivement notre quotidien, comme je m'efforcerais de le montrer plus loin en détail, soit lui-même issu d'un rythme plus lent. Comme si ce long périple des âmes humaines au cours des âges avait connu une respiration peu à peu accélérée, correspondant à un mouvement restrictif quant à l'étendue de la sensibilité, à proprement parler cosmique, des premières consciences. Un chercheur Suisse, du nom de Jacot, avait au milieu du siècle dernier présenté à ce sujet une théorie qui laissa indifférent le monde scientifique d'alors. Partant de la formation de la houille qui, bien que l'on pense généralement le contraire, n'a pu se constituer qu'à ciel ouvert, cet homme de bon sens émit l'hypothèse d'une rotation lente de la terre qui permettait à ces époques cette métamorphose. À savoir, une très longue journée au cours de laquelle le règne végétal se développait, suivie d'une très longue nuit responsable de sa lente décomposition. Un mouvement qui pourrait correspondre à une Ère géologique, et à l'issue duquel les végétaux reprenaient une croissance précédemment interrompue.

Cette théorie, dont la véracité obligerait les savants à revoir sérieusement leurs estimations concernant l'âge de cette planète (peut-être quatre milliards d'années !) pourrait être utile pour aider à comprendre l'accélération du mouvement de la terre au cours des Âges. Cette accélération, qui correspondrait à une respiration de plus en plus rapide des âmes s'y trouvant incluses, serait intimement liée à un vaste mouvement restrictif. Un mouvement qui conduirait ces mêmes âmes jouissant a priori d'une sensibilité cosmique, à acquérir une conscience de plus en plus sélective, jusqu'à cet ultime point haut où l'ego personnalisé se découvre dans une réalité qui lui est propre.

Le lecteur pourrait utilement considérer ce vaste mouvement restrictif comme une transhumance qui conduirait l'âme humaine de l'immensité océanique d'où elle naquit un jour, jusqu'au sommet d'une

montagne qui devrait clore ici-bas ce long périple. Comme si, depuis son origine, le germe de vie portait en lui-même un désir inconscient. Celui de sortir de l'indifférencié pour accéder, après une croissance pouvant prendre un caractère hasardeux, voire tragique, à l'Un différencié.

L'âme humaine n'a-t-elle pas au cours des siècles, connu successivement la conscience de race, puis de caste, de clan, de famille, limitant toujours un peu plus sa vision universelle des choses? Ceci vraisemblablement à partir de civilisations qui se sont succédé depuis cette Hyperborée mythique, jusqu'à la civilisation grecque qui, accréditant les droits du citoyen, contribua à la venue au monde de l'ego personnifié.

Cette étonnante involution sur le plan de la sensibilité, des échanges collectifs, de la communion dans la recherche ou dans la vie d'un idéal commun, se trouverait donc inscrite dans l'image zodiacale du Maximus Homo, le Grand homme cosmique, à laquelle se référait déjà la Sagesse antique, et que l'Astrologie a popularisée. Vaste respiration que nous retrouvons inscrite dans l'Arbre des Séphiroth de la Tradition judaïque et dans la présentation des Chakras de la Tradition Orientale. À ceci près qu'il faut ici partir des pieds pour remonter jusqu'à la tête. Une tête dure, ossifiée, étanche, qui finit par refuser tout partage, tout échange autre qu'au profit de l'ego ainsi formé. Une tête, véritable château fort bâti au cours des âges, où la conscience de soi despotique a pu voir le jour et se développer.

Cette curieuse croissance dans le temps de la conscience humaine pourrait troubler le lecteur habitué à une autre genèse, d'inspiration religieuse, qui commence par la tête, la Genèse de Moïse le montrant à l'évidence. Ce serait oublier la reproduction par semence qui désormais préside aux retours périodiques des espèces, sinon des âmes. Il n'est évidemment pas facile de penser à une création sans tête préalable quand tout notre environnement ici-bas, ne serait-ce que par la reproduction,

montre le contraire. Je suis personnellement redevable à Jung, notamment dans son écrit *Les Sept Sermons aux Morts*, d'avoir donné une image qui semble logique de ces commencements où l'Inconscient, au plein sens du terme, étend un voile épais sur tout ce qui précède l'éveil de la conscience.

CHAPITRE 1

LA RONDE ENFANTINE

Après avoir, je l'espère, sensibilisé le lecteur quant à l'existence d'une respiration cosmique dont le corps physique serait encore à chaque instant tributaire, et montré l'importance de ces points hauts ou expirs à l'origine de tous les changements d'état, physiques, psychiques ou spirituels, je vais m'efforcer maintenant de présenter ce qui m'apparaît comme étant les principales caractéristiques de ce vaste mouvement issu de la Vie.

Généralement devant l'énigme de nos origines, deux genèses sont proposées. La première, religieuse, considère que la vie émane d'un Dieu créateur qui a projeté dans l'espace et le temps, ses qualités intrinsèques d'amour et de sagesse. Six jours, si on se réfère au récit de la genèse de Moïse, lui ont été nécessaires pour mettre au monde des êtres à son image selon sa ressemblance. Projections d'un modèle parfait, ces êtres étaient appelés à manifester à leur tour cette perfection.

Selon ce même récit sur lequel la foi Judéo-Christienne est en partie fondée, un serpent, issu de ce même créateur, s'interposa pour que l'image projetée subisse des altérations. Ce faisant il introduisit ainsi le mal au sein d'un monde qui subit aujourd'hui encore ses effroyables ravages. L'origine de ce serpent symbolique et son comportement pour le moins surprenant, reste

pour l'ensemble de cette Judéo-Christienté, un mystère que bien des théologiens se sont efforcés de résoudre sans véritablement convaincre une raison humaine devenue de plus en plus exigeante au cours des siècles. Il fallut attendre Jacob Boehme au début de la Renaissance et Carl Gustaf Jung dans la première moitié du siècle passé, pour entrevoir d'autres commencements. Encore fallait-il remettre en question cette perfection initiale en présentant un Dieu doté d'une double nature consciente et inconsciente. Cette dernière présentant des comportements difficilement conciliables avec l'idéal projeté par la première. C'est là une hypothèse, le lecteur l'aura compris, qui, affaiblissant l'image de ce Dieu en le rapprochant singulièrement de ses créatures, ne peut en aucun cas être admise par l'Église chrétienne.

La seconde conception, sans a priori religieux, déjà adoptée par les philosophes grecs en particulier, plus tard par la pensée scientifique, part d'éléments informels (le feu, l'eau, les atomes, les particules, etc.), amas a priori chaotiques, d'où naissent les formes vivantes lentement élaborées, transformées, selon l'environnement rencontré³. Les scientifiques émettent depuis un certain temps déjà l'hypothèse d'un grand "big-bang" initial, gigantesque explosion à l'origine de la vie organique que nous connaissons.

Jung, je serai amené à le citer souvent tant il apporte de précieuses informations sur le comportement humain, s'est appliqué à rechercher des points d'entente entre ces deux conceptions de nos origines, apparemment irréciliables. C'est ainsi que dans ses *Sept Sermons aux morts* écrits en 1916 aux moments les plus noirs de la Grande Guerre, il annonce :

« L'origine de la Vie est paradoxale, car dans l'infini, le plein équivaut au vide, le néant à la plénitude. Ce qui est éternel n'a pas de qualité parce qu'il les a toutes en potentialité. Il est de la plus haute importance pour toute

3. Voir à ce sujet l'oeuvre de Darwin, et le livre de Monod *Le hasard et la nécessité*.

créature de se différencier de cette plénitude, de lutter contre l'uniformisation originelle. Cette lutte permanente pour acquérir et conserver une conscience propre s'appelle : le principe d'Individualisation.

Le Message qui réveille d'entre les morts est celui qui rappelle à la conscience que la créature meurt dans la mesure où elle ne parvient pas à conquérir sa différenciation, parce que le principe d'individuation est le Secret même de la création. Un monde collectivisé, qui refuse ce principe, un monde où l'individu personnel tremble de se différencier, est un monde maudit parce qu'il condamne la créature à retomber au-dessous d'elle-même dans l'abîme indifférencié.

Celui que l'on appelle : « Dieu », comme toute créature, se distingue de ce Tout. Il est non pas infini mais défini et manifeste une qualité de ce Tout. Le diable est son opposé. Ce qui les fait agir est commun. Un principe actif les unit. En ce Dieu cohabitent le bien et le mal. Cette créature puissante prend peur devant une partie d'elle-même. En elle cohabitent la lumière la plus claire et l'obscurité la plus sombre. »

Mais n'est-ce pas ce qu'affirmaient déjà les Védas, ces Écrits importés aux Indes par les Aryens dont la rédaction remonte aux temps anciens ? Notamment dans le dixième hymne :

« À l'origine, ni le non-être ni l'être n'existaient. Ni la mort ni l'absence de mort. Il n'y avait pas de signes distinctifs concernant le jour et la nuit. L'Un respirait de son propre élan sans qu'il y ait de souffle. En dehors de cela rien n'existait. À l'origine, l'obscurité était cachée par l'obscurité. Cet univers n'était qu'une onde indistincte. Alors, par la puissance de l'Ardeur, l'Un pris naissance, principe vide et recouvert de vacuité. Le désir en fut l'origine, la première semence de la conscience. »

Qui sait en vérité, qui pourrait affirmer d'où est née cette créature secondaire, puisque les dieux ne sont apparus qu'après ? D'où peut bien être issue cette âme ?

Celui qui surveille le monde au plus haut du firmament le sait seul. À moins qu'il ne le sache pas...?

Ainsi, bénéficiant d'un nouveau regard sur l'Évolution, plus particulièrement sur la recherche d'individuation qui semble désormais concerner un nombre toujours plus important d'êtres humains, notamment en Occident, et partant d'une Genèse qui ne fait plus référence à un Esprit ou Dieu créateur, mais à une Nature portant en elle-même originellement, ou le faisant naître au cours de son évolution, le désir de quitter l'indéterminé pour le déterminé, l'infini pour le fini, l'indifférencié pour l'Un différencié, nous serions à même de comprendre qu'au cours d'un très long périple, conduisant du collectif à l'individuel, nous puissions prendre, à un moment donné, cette évolution pour son origine. La naissance de l'Esprit, qui semble ne s'être produite qu'après une longue gestation au cours de laquelle l'âme passa tout d'abord de la sensation à la contemplation, puis à l'émotion et au sentiment, compte tenu de l'importance de cette fonction dans l'évolution des êtres humains, peut apparaître comme un véritable commencement. Surtout si on considère qu'une création, digne de ce nom, ne peut que provenir d'êtres conscients, volontaires, capables de prendre en main leur destinée.

La foi en une conscience originelle, unique, Brahman chez les hindous, se rapporterait, dans la logique de cette Genèse archaïque, à l'état primordial indifférencié avant que des germes de conscience n'apparaissent, cette unité primordiale étant garantie par une totale inconscience. Selon cette même logique, cette unité primordiale peut laisser la place au multiple, dans la mesure où les germes de vie connaissent ensuite des conditions d'existence diversifiées, à commencer par une prise de conscience globalement collective. Pensons ici aux premières feuilles des végétaux, reproduisant la plupart du temps une forme unique avant leur diversification. Puis, étape après étape, ces consciences constituent des collectifs de plus en plus particularisés,

jusqu'au moment où l'âme, devenue intrinsèquement individuée, peut manifester un modèle de vie qui lui est propre.

Bien entendu cette évolution, telle que nous pouvons ainsi la comprendre, basée fondamentalement sur l'expérience, comporte des initiatives, des épreuves à vivre dans la mesure où l'âme, devenue humaine, c'est-à-dire capable d'agir sur sa destinée, décide ou non de s'engager dans une expérience nouvelle. Ceci présuppose une adaptation aux nouvelles conditions d'existence. Ceci inclut la possibilité de se tromper quant au nouvel itinéraire qui s'accompagne éventuellement de mal-être, d'incidents de parcours, de blocages quelquefois durables, de retours en arrière, provoqués par des choix plus ou moins conscients qui renforcent l'emprise du collectif, notamment par le processus qui conduisit une partie de l'Humanité primordiale à connaître la sexualisation et la reproduction par semence.

De cette genèse particulière, le lecteur voudra bien encore retenir qu'à l'origine se trouverait une immensité océanique sans limites. Une voie lactée indifférenciée, sans signification, correspondant psychologiquement à une totale sensibilité sans aucun ressenti. Le ressenti représente dans cette genèse le début de l'Évolution, dont nous pourrions en quelques mots résumer le cheminement en répétant simplement: « de l'indifférencié à l'Un différencié ».

Cette Évolution à caractère non religieux, comme nous le verrons plus loin en détail, peut, elle aussi, comme l'autre, être tout d'abord comprise à partir de six premières grandes étapes correspondant à l'apparition de six fonctions, elles-mêmes à l'origine de six modes de vie successifs, avant que naisse l'esprit, septième et ultime fonction permettant d'accéder finalement à l'Un différencié. Chacune de ces Journées étant suivie d'un temps de repos, plus tard de réflexion, enfin d'analyse. Un repos indispensable avant d'entreprendre un

nouveau parcours, de connaître une nouvelle forme de vie.

Ces six états de conscience successivement acquis sont :

La conscience Sensitive.

La conscience Imaginale.

La conscience Émotionnelle.

La conscience Concrétisante.

La conscience Affective.

La conscience Incorporante.

Les six premières grandes étapes correspondent encore essentiellement :

Pour la première : à vivre, à éprouver.

Pour la seconde : à contempler.

Pour la troisième : à désirer.

Pour la quatrième : à produire (constitution du monde hors de soi).

Pour la cinquième : à aimer.

Pour la sixième : à corporaliser (constitution du monde en soi).

Ces fonctions, souvent représentées dans la Tradition sous la forme de constellations gravitant autour de la conscience du Moi en formation, peuvent encore être reconnues successivement sous les traits du Bélier, du Taureau, des Gémeaux, du Cancer, du Lion, de la Vierge, dans le Zodiaque traditionnel. Initialement engendrées par la vie inconsciente, elles deviennent peu à peu conscientes, consciences à proprement parler humaines quand elles se rendent capables de se percevoir, de réfléchir sur leur comportement et enfin de donner un sens à leur vie, sinon à la Vie.

Ces facultés, souvent appelées Génies dans les mythologies, apparaissent immédiatement polarisées, mâle ou femelle, dans la mesure où les premières engendrent un mouvement externe ou interne, et les secondes

une mise en forme externe ou interne. Chacune d'entre elles provient d'une union, celle formée par l'atmosphère matricielle, appelée dans la Tradition « Mère céleste », d'où sont issus les corps en lesquels se manifestent, au cours de leur développement, les sensations, les images, les émotions, les sentiments, à l'origine du mental conscient.

Le lecteur, se reportant au mandala placé page suivante, pourra constater que l'atmosphère, d'abord laiteuse, correspondant à la plus grande inconscience initiale, se colore peu à peu dans la mesure où l'âme humaine en formation acquiert la faculté imaginaire puis émotionnelle (passage au vert, puis au bleu marine). L'atmosphère s'éclaire ensuite (apparition du bleu azur puis du violet) quand la fonction affective et « réfléchissante » étant acquise, l'âme imprègne l'atmosphère de ses propres vibrations. Ce processus, appelé sublimé et précipité dans la Tradition, se retrouve particularisé dans la première formation des corps, où l'on assiste à une intensification des sensations, des émotions, des sentiments, pour ensuite les réduire au bénéfice de la pensée. La substance corporelle montre tout d'abord une couleur rose pour ensuite passer à l'orangé quand s'accroît ce précipité, puis à l'or lorsque la lumineuse pensée donne au corps ce reflet.

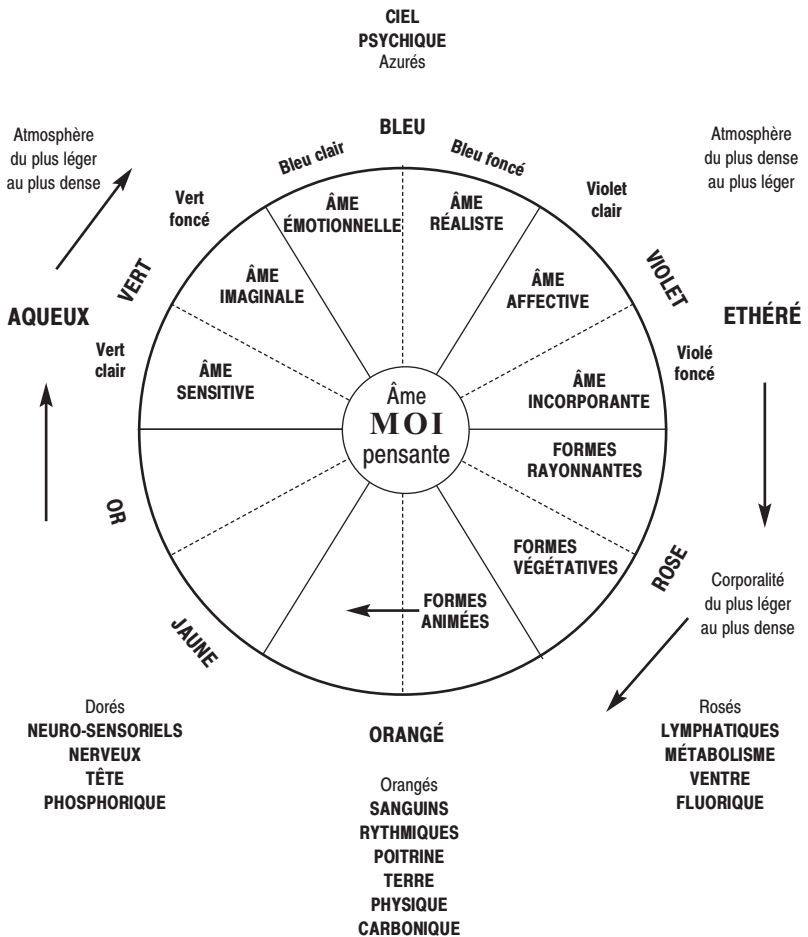
Les grandes caractéristiques de cette Structure Universelle étant établies, nous pouvons revenir sur chacune des étapes en décrivant les six fonctions qui en sont issues, avant le grand jour de repos à l'origine de la naissance de la septième.

• **Première fonction :**

La première de ces fonctions exprime le mouvement initial et la sensation qui s'y trouve liée. Un corps translucide et une tête très peu différenciée, porteuse du germe de vie, sont ici à l'origine d'une sensibilité diffuse à partir de laquelle toute la vie psychique s'édifiera ensuite.

La structure universelle
 L'arc-en-ciel
 La genèse des couleurs
 L'humanité primordiale

La création en 7 jours
 Les 7 fonctions correspondantes



À cet effet, et au cours des trois premières étapes qui suivront, le corps ainsi que l'atmosphère matricielle qui lui correspond se condenseront (processus du précipité en alchimie). Cette sensibilité diffuse ainsi que le corps qui lui correspond, sont à l'origine des deux couleurs qui initient le spectre coloré. À savoir le rose très clair, apparenté à cette première corporalité, et le vert également clair se rapportant à l'atmosphère environnante. Ces couleurs traduisent encore une grande inconscience. C'est aussi le premier échange des couleurs naturellement complémentaires. Notons qu'on peut encore définir cette première fonction en employant les mots : Vivre, éprouver instinctivement.

Les premières formes qui apparaissent sont strictement géométriques. Elles se rapportent tout d'abord au point, puis aux rayons, aux lignes droites dont la texture de plus en plus complexe, correspondra, au fil des étapes, au développement de la conscience dans son effort pour devenir humaine.

Le comportement de cette première fonction peut encore être observé sur cette terre à travers le développement des minéraux, notamment des pierres précieuses, toutefois avec les réserves qui s'imposent, puisque nous sommes en présence d'un « règne », c'est-à-dire de projections des âmes humaines au cours de leur développement, sans autre réalité que celle de manifester les étapes de ce développement.

Cette première fonction se rapporte essentiellement à l'élément feu. Ici le lecteur est invité à ne pas confondre ce feu originel avec le feu dévorant, élément primordial de cette terre qui correspond à une volonté plus tardivement acquise de se nourrir de la vitalité des autres, ce qui est le propre d'un amour de soi exclusif. Les langues anciennes distinguent ces deux feux. Par exemple l'hébreu, dont il ne faut pas oublier l'origine hiéroglyphique égyptienne, avec les mots « rwa- our », feu chaleureux, bienfaisant, et « va-esch », le feu qui brûle, dévore.

Cette distinction devra également être faite pour les autres éléments évoqués dans cette première Genèse. Le

minéral précité n'ayant encore rien de minéralisé, ni de pierreux.

Le lecteur qui aimerait retrouver des références bibliques, pourrait encore relier cette première fonction au « yod » du Tétragramme sacré qui, dans les Écritures Judéo-Chrétiennes, s'applique à définir le Dieu Créateur. Mais on peut également, en donnant une définition plus psychologique et sans déroger à une spiritualité laïque qui apparaîtra peu à peu plus nettement au cours de cette recherche, comparer le jeu de cette première fonction à un "Père" invisible, comme l'enseigne la théologie au sujet du Dieu auquel elle se réfère et qu'elle confond avec la Vie.

• **Deuxième fonction :**

La deuxième fonction apparaît au second jour de cette Semaine à l'issue de laquelle des âmes puérides, innocentes, angéliques pour la Tradition Judéo-Chrétienne, se seront formées.

Un corps non plus translucide mais transparent, d'un rose plus soutenu, et une atmosphère d'un vert plus foncé, sont à l'origine de cette fonction appelée imaginaire, celle qui a pour but de transformer en images les sensations précédemment éprouvées. La nouvelle forme de conscience qu'elle met ainsi au monde trouve sa joie de vivre dans cette contemplation.

On se trouve ici devant une véritable immaculée conception vierge de toute réflexion ou calcul préalable, que rappelle la couleur verte, gage de neutralité ou bien encore de défaut de volonté propre, indispensable à l'exercice de cette fonction qui ici correspond à la seconde lettre du Tétragramme soit le « hé » qui, dans la Tradition, symbolise celui ou celle qui modélise, formalise.

Cette forme de conscience est encore aujourd'hui, dans la race humaine, en partie active bien que sérieusement handicapée. Les images apparaissant durant le sommeil ne sont généralement pas retenues, à plus forte raison, comprises.

Cette « Mère céleste », à l'origine de toute réflexion, ne s'exprime qu'en images. Ces images, considérées plus tard comme des paraboles, correspondent strictement, il faut le répéter, à la sensation éprouvée. Ces figures apparaissaient instantanément dans une atmosphère suffisamment aqueuse pour permettre ces apparitions. Ce sont les « eaux d'en haut » selon la Tradition et non pas celles de cette terre dont la densité ne permet plus cette immaculée conception.

L'âme, afin de percevoir ces images, devait physiquement, psychiquement, s'immobiliser, un préalable propre à toute contemplation. Une tête bulbe qui, n'ayant pas encore d'autres organes de réflexion, en particulier le cerveau limbique réflexif qui correspondra à la naissance de la septième fonction dite transcendante, second miroir à la disposition de l'âme, ne pouvait qu'accepter ces figures, conformes à ce qu'elle éprouvait. Une véritable « pensée » pour bien la distinguer de l'autre : la pensée, qui sera le résultat d'une autre forme de réflexion plus tardive, comme on le verra plus loin.

Cette fonction émane des formes subtiles, inconsistantes, propres à cette atmosphère légère, qu'il s'agira ensuite de fixer, puis d'incarner. Un rôle qui incombera aux fonctions suivantes.

Gardant en mémoire ces indications, le lecteur pourrait commencer à saisir l'origine de cette science des Correspondances que Swedenborg, au dix-huitième siècle, appela « la Science des sciences », et dont la connaissance déclina au cours des Âges, pour s'éteindre quand l'amour égoïste ne supporta plus un tel jugement sur ses motivations profondes.

• Troisième fonction :

Le troisième jour de cette Genèse archaïque ouvre la porte au monde émotionnel, grâce à un troisième couple constitué par un corps plus substantiel prenant une nuance orangée et une atmosphère plus dense (le bleu succédant au vert). Cette nouvelle fonction primordiale,

mâle, correspond à l'intérêt porté par la conscience naissante à l'image contemplée. Cette fonction a pour élément de référence l'air, un air néanmoins plus dense que celui que nous respirons présentement. On peut ici parler valablement de la naissance du désir, que la Tradition reconnaît en la personne d'Éros, qui deviendra Arès quand ce désir se transformera en Libido lors de la sexualisation.

La « mère » de ce premier fils archétype, typifiant ici le jeu de la deuxième fonction précédemment décrite, le met au monde à partir d'une immaculée conception que les doctrines religieuses ont retenue, mais attribuent à des femmes terrestres, en oubliant que cette définition ne concerne, au début de l'évolution, que l'archétype, c'est-à-dire une fonction, et non pas une personne.

J'en profite pour dire que dans cette nouvelle forme de spiritualité, dite laïque, présentée ici, tout récit mythologique se rapporte initialement au jeu des fonctions que nous redécouvrons aujourd'hui. Les noms des personnages qui apparaissent, tirent leur existence de la sagesse des Anciens, sagesse qui prenait, à des fins pédagogiques, cette forme d'expression. Ce qui ne veut pas dire que le monde métaphysique soit vide pour autant. Je crois personnellement à sa réalité et aux êtres qui le composent, comme nous le verrons plus loin, mais il ne faut pas tout confondre.

Cet attachement naissant pour l'image contemplée, que la troisième consonne « vav » du Tétragramme rappelle étymologiquement (à savoir ce qui lie, relie, s'attache), peut encore être appelé érotique. L'érotisme, consécutif à la disparition de l'image intérieure, naîtra de la sexualisation et correspondra à l'attachement de l'âme envers une image extérieure concrétisée, par exemple le conjoint ou la conjointe, l'ami ou l'amie. La perte de cette image intérieure et de la fonction qui lui correspond, est remarquablement traitée dans le mythe grec d'Éros et de Psyché.

• Quatrième fonction :

La quatrième fonction fondamentale, femelle, consécutive au quatrième jour de cette genèse archaïque, a pour origine un nouveau couple, celui que constituent un corps devenu plus ferme (d'une couleur orangée plus soutenue) et une atmosphère d'un bleu plus intense. Cette fonction peut être résumée par le mot « concrétiser ». Elle a pour but de transformer, après que la conscience naissante s'y soit inconsciemment intéressée et l'ait en quelque sorte fécondée, l'image précédemment contemplée en ressemblance substantielle. On peut ici parler de première œuvre concrète, signifiée par la quatrième consonne « hé », du Tétragramme.

Le lecteur voudra bien noter qu'il ne s'agit pas ici de reproduire, de multiplier, mais d'incarner l'image qui a retenu l'attention, de lui donner existence dans l'espace, l'élément correspondant étant la terre dans son premier manifesté, à savoir une substance capable de fixer cette image mais étant encore en suspension dans une atmosphère toujours matricielle. Cette fonction, ô combien maternelle, précède celle qui va être à l'origine du sentiment.

Ce jeu des deux fonctions femelles, imaginaire et incarnante, au cours de l'évolution, a été de nombreuses fois illustré dans la mythologie grecque. Je pense ici notamment à l'histoire de Déméter et de sa fille Perséphone. La première pouvant représenter la fonction imaginaire à l'origine des images, la seconde personnifier la fonction incarnante, celle qui donne vie à ces images, et plus tard jusque sur les terres les plus basses.

Voici succinctement exposé le rôle des quatre premières fonctions sans lesquelles il serait vain d'édifier durablement quoi que ce soit. Leur jeu trouve sa correspondance dans l'équilibre des quatre éléments, feu, eau, air, terre, éléments dont l'harmonie est le gage d'une bonne santé physique. Il en sera de même pour l'équilibre psychique de l'âme dépendant étroitement de l'emploi de ces quatre fonctions de base.

• Cinquième fonction :

Les Germes de vie précédemment évoqués ne peuvent jusqu'au troisième jour que rester dans une relative inconscience à laquelle la quatrième et surtout la cinquième fonction, issue du cinquième jour de cette première semaine évolutive, s'efforceront de mettre fin. En effet la fonction dite affective, dont il est ici question, a pour tâche de lier consciemment la psyché naissante aux formes précédemment projetées et incarnées, celles qui forment son environnement. De façon à conduire l'âme en cours de constitution, à aimer suffisamment ces formes pour désirer les intégrer, afin de ne plus faire qu'un avec elles. Un but que s'efforcera de réaliser la sixième fonction en incorporant ces formes, devenues ainsi des aliments.

Cette cinquième fonction, comme ce fut le cas pour les précédentes, naît de l'union d'un nouveau couple, à savoir d'un corps charnu (la chair étant végétale, le lecteur peut penser ici à un fruit mûrissant, d'autant que le mot latin « corpus » est proche de « carpos » le fruit, lui-même provenant du grec « karpov »), et d'une atmosphère plus ténue passant du bleu azur au violet pourpre. Les éléments feu et air étant ici conjointement sollicités.

• Sixième fonction :

Issue de la sixième étape de cette Genèse primordiale, cette fonction a pour vocation d'intégrer les formes environnantes dont l'âme s'est éprise et, de ce fait, apporter une modification sensible de la structure corporelle, aboutissant à de véritables métamorphoses. Les éléments eau et terre sont ici, selon les correspondances précédemment exposées, tout particulièrement sollicités. Il semblerait que ce désir d'union, s'appliquant non plus sur le plan physique mais psychique, laisse entrevoir les origines de ce qu'on appelle l'amour. À ceci près que ce désir d'intégration qui, sur le plan

physique se trouve à l'origine de toute mutation corporelle, soit, dans la rencontre avec les autres, suffisamment réduit, de façon à laisser à ces autres une relative autonomie. Sagesse qui sera dangereusement remise en question quand le désir de dominer et de posséder ces semblables, fera, au cours de l'évolution, son apparition.

Afin de ne pas s'égarer dans les subtilités propres aux différents changements de plan d'existence aboutissant à cette conscience affective et corporalisante, à la fin de ces six jours précédemment décrits, le lecteur pourrait à tout moment se rapporter à la croissance du corps humain. Tout d'abord sous la forme d'un arbre réduit à ses branches principales (appelé dans la Tradition le corps physique initial), il se recouvre d'une frondaison, c'est-à-dire revêtu d'une première substance, permettant le développement de la fonction imaginale (corps appelé éthérique dans la Tradition). Viennent ensuite la floraison, correspondant à la fonction émotionnelle, et la fructification, correspondant au développement des deux fonctions suivantes (corps appelé astral dans la Tradition).

Nous pouvons de nouveau nous référer à l'arbre de Vie du Tantrisme avec l'emplacement des Chakras (centres de conscience) qui ont participé, l'un après l'autre, à l'édification de cette structure, ou à l'arbre des séphiroth de la kabbale hébraïque où se trouvent inscrites, depuis la base de la colonne vertébrale jusqu'à son sommet, les sensations les plus animales jusqu'au détachement de l'esprit en passant par l'émotionnel et l'affect.

Ce retour à la Tradition a simplement pour but de rappeler la correspondance fondamentale qui existe entre l'arbre et la forme humaine, elle aussi immédiatement dressée, à ceci près que le règne végétal ne peut poursuivre sur cette terre les phases ultérieures de l'évolution.

Pour demeurer dans les principes de cette genèse primordiale, qui devraient s'appliquer à la venue au monde et au développement de tout germe issu directe-

ment du Plérôme, il m'apparaît nécessaire de revenir un moment sur ces temps de repos consécutifs à chacune de ces grandes étapes qui jalonnent l'édification de la forme humaine. Dans la préface de ce livre, je me suis efforcé de montrer le rôle essentiel de la respiration dans toute structure vivante. Que ce soit sur le plan corporel ou psychique. Que le corps soit physique, social, spirituel. Chaque étape évolutive connaît un inspir, puis un expir qui met momentanément fin à l'expérience en cours. Les premières étapes sont vécues inconsciemment, les autres consciemment, puis volontairement.

Ces respirations, initialement cosmiques, se particularisent au cours de l'évolution pour devenir individuelles, échappant ainsi à ce qu'il faut bien appeler un déterminisme primordial. Sans oublier que les consciences devenues humaines, c'est-à-dire capables d'intervenir sur leur propre destinée, peuvent inconsciemment ou consciemment, collectivement ou individuellement, abréger cette fois d'une manière catastrophique, la formation ou construction en cours. Je fais ici référence au « big-bang » qui aurait soudainement mis fin à la sphère de vie au sein de laquelle évoluait jusque-là cette proto-humanité, et aux différents déluges ou effondrements de continents dont cette terre-ci dans sa jeunesse a été périodiquement affligée.

Si l'on veut inscrire dans ce rythme respiratoire les différentes étapes précédemment décrites et pouvant sous certains aspects être considérées comme des jours de création, il faut alors intercaler un inspir à la fin de chacune d'entre elles. Un inspir encore appelé « manvantara » dans la terminologie hindoue, bien que dans cette pensée ce soit la Vie elle-même qui, régulièrement, réabsorbe ce qu'elle a précédemment émis pour le projeter à nouveau, ceci dans un cycle sans fin. Ne voyant pas l'utilité de ces cycles répétitifs, la raison occidentale à bien du mal à accepter, si toutefois elle y arrive, ces retours périodiques au néant initial, qui nient apparemment l'évolution progressive et semble-t-il illimitée du germe humain.

C'est le retour au jeu des fonctions précédemment exposé, plus particulièrement à la sixième, qui nous permet de comprendre qu'après avoir projeté, reconnu et aimé son environnement, l'âme, au cours de ses premières étapes formatrices, le réabsorbe, s'en nourrit et vit de ce fait une véritable métamorphose corporelle, qui la conduit à s'engager dans une nouvelle forme d'existence, durant laquelle elle projettera un nouvel environnement. C'est à partir de la sixième étape évolutive, formatrice, que l'âme peut consciemment procéder à cette assimilation.

Si nous voulons maintenant qualifier succinctement ces six inspirs successifs, nous pourrions dire que le premier aboutit à la métamorphose des formes rayonnantes qui constituent la première structure. Le deuxième inspir est à l'origine du corps végétatif. Le troisième prépare le corps animé. Le quatrième inspir produit un corps capable de concrétiser les projections que l'âme a précédemment émises. La cinquième métamorphose corporelle permet à l'âme, devenue entre-temps plus consciente, d'aimer ce qu'elle a projeté, puis concrétisé, ou ce à quoi elle s'attache. Le sixième et ultime inspir du cycle donne la possibilité à cette âme de vouloir volontairement ou non s'en nourrir.

Le souvenir de ces fascinantes métamorphoses a été conservé dans les différentes Traditions, sous la forme de contes qui ont pu, sous cette forme, traverser les millénaires sans altération. Pensons en particulier au panthéon égyptien constitué en partie par des dieux de forme humaine mais à tête animale. Parmi ces mythes un récit, dont les origines restent obscures, traduit en termes poétiques ces transformations en une succession de tableaux.

Le premier nous met en présence d'une humanité présentant une morphologie ovine quant à la tête. La description d'un corps couché sur une herbe odorante formant une épaisse litière, dans une atmosphère chaude et humide, se nourrissant paisiblement des composés de

ce tapis floral, typifie le comportement psychique de ces premiers humains dont le regard intériorisé se porte sur les images que cette inhalation a fait naître.

Après un long assoupissement, l'agneau blanc se transforme en veau rosé dont l'existence reste végétative, intériorisée. Qui ne verrait ici le développement de la fonction imaginaire précédemment décrite ?

Après un nouvel assoupissement le veau se transforme en équidé de belle taille, typifiant la mobilité du corps et les plaisirs qui en proviennent.

La séquence suivante décrit la métamorphose de ces trois états au cours de l'assoupissement qui suit les premières manifestations physiques. À savoir l'apparition de la forme léonine révélant une magnifique tête aux yeux vert-émeraude. Un nouvel assoupissement, plus long cette fois, clôt cette nouvelle forme d'existence qui a vu naître une faculté d'aimer jusque-là absente.

L'ultime séquence qui traite de la forme humaine ayant intégré les stades antérieurs, fait penser à la naissance de Vénus Aphrodite sortant radieuse de l'onde matricielle. Cette nouvelle créature est décrite comme étant de taille moyenne, les cheveux châtain, les yeux bleus fendus en amande, les pupilles dorées, le cou assez long, un large front, les oreilles enroulées dont la forme rappelle certains coquillages marins, le nez relevé, petit. La chevelure abondante qui descend ondulée sur les épaules, rappelle celle du lion. Le sexe est intériorisé.

La vision de cette créature, apparemment androgyne, n'est évidemment pas compatible avec celle que l'on projette généralement quand on évoque les ancêtres potentiels de l'être humain sous la forme de ces anthropoïdes noirs et velus qui défraient encore la chronique scientifique. Ceux-là appartiennent à d'autres commentements, ceux qui ont été consécutifs au « big bang »⁴ dont je parlerai plus tard.

Si l'on ajoute une atmosphère résolument aqueuse au sein de laquelle évoluent ces premières créatures (les sirènes des contes), dans un ballet aquatique parfaitement réglé où chaque geste est aussitôt reproduit par

l'ensemble des participants, le lecteur pourrait avoir une idée assez précise des conditions de vie dans ce premier Jardin d'Eden. Ces Êtres, dont la Tradition fait largement écho, devaient aimer instinctivement ceux qui les entouraient en répondant en permanence à leur désir, ceci dans la mesure où ils ressentaient le bonheur de l'autre ou des autres comme étant le leur. Une attitude conforme aux âmes qui n'ayant pas encore développé aucune volonté personnalisée, aucun ego, manifestent ce qu'on appelle en psychologie une conscience collective non encore altérée.

Nous pouvons, si l'on veut se référer à l'évolution de cette race proto-humaine, et bien que ces Êtres aient vécu dans un passé qui n'est pas compatible avec l'histoire de cette terre, penser que la Vie dans sa permanente richesse d'expression, peut émaner sans cesse des germes qui, dans d'autres espaces définis, entreprennent l'évolution que je viens de décrire. Ceci pour aider le lecteur à relativiser, sans plus attendre, l'histoire de ce système solaire.

4. Claude Bruley parlait volontiers du « Bing Bang » plutôt que du « Big Bang » afin de souligner l'idée d'un « bruit » sans limite dont l'écho se perçoit encore aujourd'hui. Le Bing Bang devient ainsi « L'instant qui fit grand bruit. »

CHAPITRE 2

LA RONDE ENDIABLÉE

Toutes les Traditions issues des différentes ethnies qui ont vu le jour ici-bas, dans le langage mythologique qui fut le leur, décrivent unanimement la fin de l'état d'enfance de cette Humanité primordiale, sous des traits qui ne laissent aucun doute quant au caractère dramatique de cette mutation. Dans la Genèse mosaïque par exemple, la sortie du Jardin édénique où vivait cette première humanité, est présentée comme une punition, une exclusion. Comme si les êtres qui s'y trouvaient ne pouvaient prétendre à aucune émancipation, à aucune croissance qui leur eut permis, quittant cet état d'enfance, de prendre en main leur destinée. Il est vrai, comme on le verra plus loin, que cette Genèse particulière décrit le devenir de l'humanité terrestre, appelée Adamique dans cet écrit, régie dès sa naissance par une autorité parentale qui, à tort ou à raison, s'efforçait de garder cette race le plus longtemps possible dans une innocence qui la mettait à l'abri de tentations auxquelles elle ne saurait résister et qui mettraient en danger son évolution.

Nous avons ici, clairement exposé, le problème concernant la protection de l'enfant au sein d'un monde grand consommateur d'âmes a priori innocentes. Encore faut-il ne pas se complaire dans cette fonction parentale, au point de refuser à l'enfant, pour conserver la joie de cet usage, toute possibilité d'émancipation ou de sortie du jardin d'Eden selon la symbolique mosaïque.

Cependant, dans le cadre de cette Genèse archaïque dont je viens de présenter au lecteur les principes, avant toute référence à la structure déïque ou parentale (structure qui verra le jour lorsque cette Humanité archétype se sera placée devant la nécessité de se reproduire pour échapper à la mort), il peut apparaître que la sortie de ce Jardin, c'est-à-dire de cet état d'enfance dût répondre à une autre nécessité. Celle, pour certaines de ces âmes, de s'éloigner de ce groupe ô combien homogène, lassées vraisemblablement de cette conformité pour commencer à désirer un espace qui leur soit propre, afin de connaître un début de personnalisation.

Le lecteur qui aimerait se faire une idée plus précise de l'état de conscience de cette Humanité avant ce désir d'émancipation, pourrait à nouveau penser à ces bancs d'innombrables poissons effectuant tous ensemble les mêmes mouvements, dans une étonnante harmonie de tons et de couleurs.

Je profite encore une fois de cet exemple pour dire que l'on a sur cette Terre (grâce à une permanente reproduction par semences) une mémoire vivante constituée par une flore et une faune qui manifestent inconsciemment, par un comportement instinctif, siècle après siècle depuis des temps incalculables, les étapes de cette longue évolution que la race appelée à devenir Humaine a connues depuis ses commencements. Mémoire vivante que la pollution engendrée par le désir effréné de consommation en tout genre, qui a saisi la planète tout entière avec les moyens que l'on sait (atteinte à la flore et à la faune), endommage gravement.

Cela dit, nous pouvons revenir à ce désir ressenti par certaines de ces âmes adolescentes, de quitter les mouvements collectifs pour connaître une forme d'existence plus particularisée. Il semblerait que ce désir de désengagement ait été non seulement conscient mais encore volontaire.

Jusque-là, chaque journée au cours de laquelle une fonction nouvelle se manifestait, se terminait par un retour en soi, encore appelé inspir, propice à l'assimilation de ce qui a été précédemment vécu. Mais nous pouvons aussi penser que toute forme d'activité produit à terme une satiété, un besoin de repos précédant une autre joie de vivre, un état de vacuité permettant (correspondance de l'aube, du blanc initial qui reparaît avant l'apparition d'une nouvelle couleur), de s'engager ensuite résolument dans une autre aventure. Ce qui ne serait pas possible si la précédente était encore pratiquée et demandait toute l'attention de l'Âme en formation. Mais à la fin du sixième jour, cette forme de désengagement semble avoir été non seulement vécue consciemment, mais encore utilisée pour réfléchir sur ce vécu. Moment très particulier qui communique à l'âme une sensation d'élévation se traduisant par une légèreté propice au rêve.

Après le repas, le repos! La langue française qui semble, après les langues anciennes de moins en moins usitées, présenter souvent la subtilité indispensable pour bien traduire tout ce qui a trait aux problèmes du cœur ou de l'esprit, permet phonétiquement de relier ces deux termes apparemment étrangers l'un à l'autre. Et pourtant, qui n'a jamais après un repas, ressenti le besoin de prendre un temps de repos?

Tout aussi naturellement, après une journée active, souvent après un repas, l'âme éprouve aujourd'hui encore la nécessité de se reposer jusqu'au point de perdre conscience dans un sommeil bienfaisant. Sans mettre l'accent sur ce sommeil qui, on le verra plus tard, n'avait encore aucune raison d'être, on peut comprendre que ces temps successifs de repos fassent partie des grands rythmes propres à l'évolution. La Genèse de Moïse ne va-t-elle pas jusqu'à affirmer qu'après avoir œuvré durant six longs jours, le Créateur lui-même éprouva le besoin de se reposer?

De même, après une semaine d'activités diverses, généralement imposées, l'âme éprouve la nécessité de se

relaxer en se consacrant à d'autres occupations. Ce qui semble confirmer que ce temps de repos n'a pas pour but de faire cesser toute forme d'activité. Même, durant le sommeil que nous connaissons, le corps ne met pas fin pour autant à ses fonctions organiques. Elles poursuivent leur tâche, sans que l'âme en soit affectée. C'est elle, qui libérée ainsi de ses précédents engagements, au plein sens du terme, bénéficie de ce repos. Un repos à ce point important que Moïse, auquel se réfèrent les grandes religions monothéistes, voulut le sacraliser en promulguant les lois sabbatiques qui obligeaient les Hébreux, sous peine de graves châtiments, à ne rien entreprendre le septième jour de chaque semaine, le jour du Sabbat, déclaré saint.

Selon cette pensée religieuse, ce temps de repos aurait uniquement pour but de permettre au croyant, cessant toute autre forme d'activité, d'adorer le Dieu reconnu dans les Temples ou Églises bâtis à cet effet. Cependant, si l'on se réfère à cette Semaine évolutive précédemment décrite, bien avant que tout dieu, ou déclaré tel, ne soit intervenu à un moment donné dans ce processus évolutif, cette première cessation consciente et volontaire complète d'activité physique, devait répondre à une autre nécessité.

Si l'on résume une nouvelle fois ces six premiers jours créatifs, on peut dire que l'âme, dans son désir de vivre un nouvel état de conscience et grâce à des fonctions successivement acquises, est devenue : sensitive, imaginaire, émotive, réaliste, affective, corporalisante, qualités qui l'ont conduite à connaître l'affection du semblable avec lequel tout d'abord elle s'identifie. Une affection partagée entre tous ceux qui appartiennent à cette première forme de vie et qui ne constituent en fait qu'une seule âme. L'ego est encore à naître. Cependant, pour connaître un état plus personnalisé, une ultime fonction devait apparaître, celle du septième jour, appelée par Jung fonction transcendante.

• Septième fonction :

Que le lecteur ne voie pas immédiatement dans cette transcendance quelque chose de mystérieux, mais la possibilité pour ces âmes de se doter de la faculté de s'élever au-dessus de leur vécu. Ce que jusque-là elles ne pouvaient pas faire. C'est cette ultime fonction qui permet à la psyché de prendre conscience d'elle-même, de se distinguer des autres, de faire naître l'ego.

Cette possibilité de s'élever pour se découvrir, plus tard se connaître, et par voie de conséquence, de voir les autres différents de soi, de les connaître à leur tour dans cette différence, correspond à la faculté de penser dont l'étymologie, « pausare », « pensare », signifie, dans son sens premier, se poser, s'arrêter, sous entendu : pour voir. Ne confondons pas aussitôt cette première forme de pensée avec l'intellect qui naîtra, comme nous le verrons, beaucoup plus tard.

La deuxième fonction, imaginale, permettait déjà à l'âme de voir de bas en haut, c'est-à-dire de contempler les formes inconsciemment projetées, pour ensuite les désirer et enfin les concrétiser. Cette septième fonction permet de voir cette fois de haut en bas, plus précisément de prendre une distance avec ce qui a été jusqu'ici projeté, vécu.

La deuxième fonction prépare un avenir. La septième permet un regard sur le passé. C'est ce second regard, donnant naissance à l'Ego conscient qui permet à l'âme de devenir un sujet distinct des formes contemplées. C'est une étape importante sur le chemin de l'individuation. Car cette âme, devenant de ce fait humaine, peut ensuite prendre en main sa destinée en se détachant progressivement de la conscience collective avec laquelle, jusque-là, elle s'était identifiée. Cette âme pourra, sauf incident de parcours, aimer désormais non plus son semblable, mais son prochain comme elle s'aimera elle-même après s'être ainsi découverte. Un prochain, comme ce terme le souligne, relativement

différent d'elle et de ce fait capable de lui offrir, dans les échanges qui suivront, ce qu'elle-même n'a pas encore acquis. Ceci devient possible grâce à un développement de la tête, plus précisément du cerveau qui, jusque-là, n'assumait qu'une coordination s'appliquant aux fonctions sensibles, émotionnelles, affectives, digestives.

Ces nouvelles consciences, issues de ce septième jour, sont appelées dans la Tradition égypto-hébraïque, des « oyhla Elohim ». À savoir « ceux-celles » qui peuvent désormais se voir, de la racine « Elah », voir ; ou bien encore de la racine « El » : « ceux-celles » qui peuvent s'élever pour voir ce qui se passe en dessous.

Nous pouvons encore, en conformité avec ce qui contient en germe cette septième fonction, parler de la naissance de l'Esprit. À condition, bien entendu, de ne pas projeter immédiatement la faculté de raisonner, d'intellectualiser, qui viendra en son temps donner un autre relief à cette vue plongeante et la troubler quant aux buts poursuivis. Cette confusion, inévitable dans la mouvance religieuse qui attribue la création de l'univers à l'esprit du Dieu qu'elle confesse, pourrait ici être évitée si l'on voyait a priori dans le souffle initial non pas la manifestation d'un Esprit ou de l'Esprit mais tout simplement une respiration, un Souffle vital à partir duquel les premières formes de vie peuvent apparaître.

Le souffle naît spontanément de la Vie. Il est sa première manifestation, son premier mouvement. Par le souffle la vie n'est plus latente, elle existe. Ceci pour bien comprendre que l'esprit ne peut encore avoir sa place dans cette genèse, et encore moins agir sur elle. Car ce souffle, à l'aube de sa nouvelle existence, ne sait encore ni d'où il vient ni où il va, comme le rappelle d'une manière générale Jésus à Nicodème, ce docteur Israélite venu nuitamment le rencontrer (Jean 3.8). Dans la genèse de Moïse, ce souffle : « rouah », est intrinsèquement l'expression d'un désir. Celui de l'Elohim titanesque qui aspire à une nouvelle manifestation.

L'Esprit, dans cette genèse archaïque, ne peut être originel. C'est un produit précieux édifié avec peine, patience, et souvent souffrance. Il sous-entend la faculté de comparer, éventuellement opposer ce qu'on découvre, puis donner un sens à ces découvertes, ceci au cours des nombreux repos que comporte cette respiration cosmique. Tous ces septièmes jours, à partir desquels cette fonction se développe, se perfectionne, jusqu'à la formation de l'intellect qui conduira l'âme humaine, entre-temps dangereusement tétanisée, à saisir la gravité de sa situation, et à s'efforcer d'échapper à la déchéance qui sanctionne à terme cette hyperégotisation.

La septième fonction permet donc à certaines de ces âmes juvéniles dont nous supposons ici la destinée, et qui jusque-là s'étaient inconsciemment prêtées au jeu des six premières, d'intervenir au point d'altérer sinon de dévoyer une croissance jusque-là harmonieuse. Ceci en privilégiant certaines de ces fonctions aux dépens des autres, comme le rapportent les mythes de la sortie du Jardin d'Eden dans la mythologie égypto-hébraïque, ou de l'épopée des Titans dans la mythologie grecque, auxquels je me référerai souvent pour illustrer ce qu'on appelle généralement une "chute". Il semblerait que ce soit le mythe de Narcisse qui dans la mythologie grecque illustre le mieux l'essentiel de cette dérive aboutissant à ce « big-bang » qui mettra fin aux jours de la terre unique sur laquelle vivaient jusque-là, entre autres, ces Elohim titanisés.

Narcisse, selon ce récit, devint en effet amoureux de sa propre image au point de perdre conscience de tous ceux qui l'entouraient, en particulier Écho, cette partie de lui-même qui fidèlement reflétait ses états d'âme. Le lecteur est ici appelé à reconnaître dans cette forme féminine, la fonction imaginaire dont la disparition handicaperait grandement les Titans auxquels se réfère encore cette mythologie. Les Titans apparaissent uniquement soucieux d'accroître par le mouvement et le développement corporel, les sensations, les émotions, les sentiments éprouvés, comportement qui les conduisit à

s'affronter, chacun s'efforçant d'imposer aux autres sa propre volonté. Spectacle qu'aujourd'hui encore un jeune adolescent, découvrant la force que son corps lui permet d'exprimer et qu'il expérimente sur ses camarades de jeu, renouvelle. Cependant, dans ces temps anciens, les désirs, les sentiments manifestés, qui ne traduisaient plus cet amour mutuel ou du prochain, garant jusque-là d'une parfaite et harmonieuse unité, projetaient, par le jeu de la fonction imaginaire des formes agressives que les Titans ne voulurent pas reconnaître et à plus forte raison intégrer. Ces formes, à l'origine du règne animal qui nous environne, seraient encore là pour nous rappeler cette peu glorieuse filiation, quand les atmosphères, suffisamment densifiées, permettaient à ces formes tout d'abord évanescentes, de devenir réelles et plus tard autonomes.

En fait, ce refus, ce désaveu de la fonction imaginaire, ce premier divorce entre les polarités mâle et femelle des Elohim avant qu'ils ne se sexualisent et ne vivent consciemment cette rupture, eurent momentanément un effet salvateur. Refusant de reconnaître et d'assimiler ces formes émanées qui correspondaient à leurs sentiments dangereusement égocentrés, ils conservèrent la stature humaine précédemment acquise, bien que cette dernière se soit durcie, notamment quant aux traits du visage.

Ainsi les métamorphoses, auxquelles la mythologie grecque consacre bon nombre de récits, ne devaient affecter les Titans que d'une façon momentanée, lorsqu'ils étaient par trop sous l'emprise de leurs passions. Mais les ayant assouvies, ils retrouvaient très vite la forme humaine. Ce qui a fait dire à Rudolf Steiner que l'être humain a contracté auprès de la race animale une lourde dette dont il lui faudra un jour s'acquitter.

Si la forme humaine a pu de cette façon être préservée, bien que d'une certaine manière enlaidie, il n'en aurait pas été de même pour la vie organique de ces corps qui dépendaient étroitement à cette époque du psychisme qui en était issu. Outre le phénomène de durcissement, de tétanisation, propre à la raideur des

sentiments et à la volonté de dominer les autres, ils furent affectés par des troubles autrement plus dommageables, notamment concernant la respiration qui jusque-là, selon Swedenborg, était tacite, c'est-à-dire intériorisée, intimement liée à ce qu'ils aimaient, désiraient. Les sentiments en déterminaient l'ampleur et le rythme. Des suffocations, qui correspondaient à l'intensité de leurs désirs égocentrés, réduisirent peu à peu leurs activités. Au point de les conduire à connaître des somnolences de plus en plus fréquentes qui se transformèrent en sommeil profond au cours duquel ils purent, grâce à la septième fonction ici facilitée, se voir endormis. On peut imaginer que n'étant plus ainsi livrés à leurs désirs dévastateurs, les traits adoucis, à nouveau féminisés en quelque sorte, ils purent contempler une image d'eux-mêmes sans se rendre compte de son origine. Puis, fascinés par cette image, autre explication du mythe de Narcisse, la projetant de plus en plus fréquemment, ils s'y attachèrent de telle sorte qu'elle finit par s'animer, se concrétiser, se substantialiser.

La femme, compagne de ces Titans, serait ainsi venue au monde. Nous retrouvons ces créatures sous les traits des déesses dont la mythologie grecque nous raconte les aventures. Aventures au cours desquelles, se trouvant confrontées à ces Elohim « titanisés » qui ne voulaient voir en elles qu'un prolongement d'eux-mêmes, elles s'efforceront dans la suite des temps, d'affirmer leur propre réalité et leurs divergentes visions de l'existence.

Ces créations spontanées, depuis bien longtemps rendues impossibles par la condensation progressive des substances qui composèrent les atmosphères et les terres qui se sont ensuite succédé au cours de l'évolution de cette Humanité « titanisée », seraient restées inscrites dans la mémoire collective grâce notamment aux mythologies. Celles-ci, qui peuvent être assimilées à des contes sans réalité objective, auraient transmis ces connaissances sous une forme imagée qui, permettant une lecture symbolique, pouvait s'adapter à la croissance de

la raison humaine. Tandis que les mots employés pour décrire le récit, traduits dans leur sens premier hiéroglyphique, redonnaient au lecteur qui pouvait y accéder, la vision de ces commencements que nous qualifierions aujourd'hui de paranormaux.

Je prendrai le premier exemple dans la mythologie Égypto-hébraïque à partir de laquelle le Christianisme est en partie fondé. Le lecteur me pardonnera de lui présenter ce qui pourrait lui apparaître comme une étude trop spécialisée, mais il se rendra ainsi compte non seulement de la richesse d'expression des langues anciennes qui ont traduit ces mythes, mais encore de la qualité et de la justesse des images employées pour nous aider, aujourd'hui encore, à accepter ce monde des émanations, des créations spontanées, que le plus grand nombre des Occidentaux considèrent aujourd'hui comme fabuleux.

Le récit présenté ici appartient à la seconde genèse de Moïse, la plus ancienne, celle qui est racontée à partir du second chapitre. Ce récit commence par l'évocation d'un de ces Titans appelé dans cette mythologie « Yaveh-Elohim » (Genèse 2.21), nom archétype de cette première Humanité, « titanisée » ensuite, dont j'ai déjà évoqué les principales caractéristiques. « Yaveh », typifiant ici la volonté de ces Titans, correspond au “je suis” de la conscience de soi devenue par la suite autoritaire, dictatoriale.

Dans ce récit il est dit : « Yaveh Elohim fit tomber un profond sommeil sur Adam, qui s'endormit. Puis, prenant une de ses côtes, il referma la chair à sa place. »
2. 21

La foi en un Dieu créateur, par principe en dehors de tous les incidents de parcours que peut connaître une âme incarnée au cours de son évolution, a conduit les rédacteurs de ce mythe à choisir un autre archétype pour définir cette humanité « titanisée ». Il leur était nécessaire, sans trahir leur foi, et pour la cohérence de l'histoire précédemment exposée, de présenter ici en la

personne d'Adam et non de « Yaveh Elohim », un de ces Titans endormis. D'autant que toute transformation corporelle ou psychique durable, soit évolutive ou régressive, dépend essentiellement du travail intérieur accompli par celui ou celle qui vit cette mutation et non d'une intervention extérieure.

Nous sommes ici placés devant cette célèbre opération apparemment chirurgicale, que seules les écoles fondamentalistes présentent encore comme ayant une réalité physique. Pour toutes les autres écoles exégétiques, religieuses ou laïques, sensibles à l'extraordinaire développement scientifique que nous connaissons depuis la Renaissance, il ne peut s'agir que d'une description symbolique. Le verbe hébreu ici traduit par « faire tomber dans un sommeil profond », « niph'al », implique en premier lieu une chute, substantif du verbe choir, plus précisément un alourdissement dû à une pesanteur psychique, à une lourdeur de l'esprit. On retrouve bien ici, décrit dans le sens premier de ce verbe, le comportement des Titans, qui les conduisit à cette torpeur, à ce sommeil narcissique, « narkotique », précédemment décrit.

C'est un sommeil profond au cours duquel Adam, l'Elohim « titanisé », se trouve confronté à l'étonnante vision précédemment décrite, que le vocable hébreu « tardama » évoque. En effet la racine « radam », autour de laquelle le mot est construit, signifie dans son sens premier s'élever, s'exalter, s'extasier. C'est le moment où cette âme endormie verra apparaître, projetée par son inconscient, cette image qui la fascine. Encore faut-il que cette pure projection onirique devienne une réalité.

Comment? La suite de ce mythe l'expose en des termes qui, traduits dans le sens le plus matérialisé, ne peuvent que prêter à sourire. Il prit une de ses côtes, et referma la chair à sa place. Le vocable « tsala » traduit ici par côte, mais signifiant aussi le côté, ou pencher d'un côté, c'est-à-dire boiter, est construit à partir de la racine « tsal », l'ombre. À savoir, la projection de l'image qu'Adam désire voir concrétisée. Cette partie

émanée du Titan, qui lui fera toujours défaut, serait à l'origine d'une claudication psychique permanente. Toujours en utilisant le sens premier des termes employés, la fin du verset confirme cette infirmité en permettant de comprendre que, contrairement à ce que nous pourrions penser, cette partie d'Adam projetée et vivifiée à l'extérieur, n'a pas disparu en lui pour autant. Elle est scellée, « ségor », comme le terme hébreu, traduit ici par refermer, l'indique, au plus profond de son inconscient, comme l'annonce le sens premier du mot « rétégua ». Ceci dans l'attente du jour favorable où cette partie féminine pourra en lui être enfin réanimée.

Ensuite il est dit : « Yaveh Elohim forma Ischa de la côte qu'il avait prise d'Adam, et il l'amena vers Adam. ». 2.22

Nous pourrions encore lire : « Yaveh Elohim bâtit en Ischa la côte tirée d'Adam et la présenta à Adam ». Ou bien : « Yaveh Elohim bâtit la côte tirée d'Adam en Ischa et la présenta à Adam ».

Ce verset confirme ainsi que nous sommes bien en présence d'une œuvre d'imagination et qu'Ischa hva, la femme nouvellement née, est bien la partie féminine d'Adam projetée. Le verbe « banah », bâtir, veut également et principalement dire faire œuvre d'imagination, par exemple dans la construction d'un temple ou de tout édifice d'habitation. Nous relèverons également dans le vocable « hva-Ischa », la racine « va-esch », le feu, soit le désir d'Adam projeté, celui de l'amour de soi, l'œuvre du mâle qu'Adam est devenu. Cet « vya-isch » va apparaître dans le verset suivant. Une Alliance de feu liera désormais étroitement l'homme et la femme : « Isch » et « Ischa ». Ou bien encore « Yaveh Elohim », le désir mâle et sa créature, si nous évoquons la structure religieuse à l'œuvre dans toute la Révélation mosaïque qui forme l'essentiel de l'Ancien Testament.

Encore faut-il qu'Adam reconnaisse son désir dans cette projection vivifiée. Cette reconnaissance fait l'objet du verset suivant.

Et Adam dit : « Voici cette fois celle qui est os de mes

os et chair de ma chair! On l'appellera Ischa parce qu'elle a été tirée d'Isch. ». 2.23.

Le vocable « pham », traduit par « voici cette fois » donne surtout, au sens premier du mot, l'idée de martèlement, ici de répétition de cette découverte afin qu'Adam se persuade que cette projection est bien sortie de lui. On pourrait penser à une auto-suggestion permanente tant, comme nous le verrons plus loin, le comportement de cette femme lui apparaîtra tout d'abord surprenant, puis inconcevable.

L'Os, en hébreu « etzem » fait aussitôt penser à un arbre, « etz », que Swedenborg compare ici dans les *Arcanes Célestes* à un arbre sec qui, selon lui, typifie l'amour de soi devenu stérile, un arbre desséché, durci. Traduisons: un amour durci par un feu intérieur « esch », qui finira par avoir raison de sa vitalité.

La chair, en hébreu « basar », évoque essentiellement la beauté corporelle que la forme féminine, née sans que cet ego devienne déjà en elle actif, manifeste spontanément et avec laquelle l'homme se conjoint, pensant ainsi retrouver sa vitalité perdue. Ce que Swedenborg appelle l'ego vivifié.

Cette lecture particulière de l'antique récit de la création de la femme trouve une confirmation inattendue dans ce que l'on sait désormais du processus génétique qui aboutit à la venue au monde d'un enfant. En effet, toutes les cellules du corps possèdent 46 chromosomes, à l'exception des cellules participant à la reproduction, qui n'en ont plus que 23. Mais, alors que toutes les cellules féminines présentent 22 chromosomes semblables, plus un chromosome X reproducteur, les cellules masculines présentent 22 chromosomes semblables plus un chromosome X ou Y, ce dernier déterminant le sexe mâle.

Si l'on accepte que le chromosome Y, responsable de la naissance d'un mâle, ne représente qu'un X qui a perdu au cours de son histoire une branche, un côté, sinon une côte, on peut voir immédiatement le rapport qui existerait entre le récit mosaïque et cette découverte scientifique.

Ce n'est pas tout. Ce récit, rapporté au système reproducteur, nous amène à une autre découverte. En effet, si, dans cette même Genèse, nous acceptons de voir en « Enosh », descendant d'Abel, la reconstitution complète et provisoire de l'humain avant sa division, on peut constater que cette sexualisation apparaît encore clairement ici en la personne de « Isch ». Sans connaître l'hébreu, le lecteur peut s'apercevoir que le « noun », lettre centrale du nom « Enosh », est ici amputé de sa partie inférieure. Il devient un « yod » représentant le phallus, la virilité de l'homme, sinon du Dieu. « Enosh » peut, après un douloureux parcours, typifier ici une tentative pour reconstituer l'être entier enrichi de l'expérience sexuée précédemment vécue. Effort qui pourrait être perçu lors de l'incarnation de Jésus de Nazareth qui, dans sa douloureuse existence, résumerait ce parcours et livrerait, à qui sait le comprendre, la clé de ce retour à l'unité, appelée, dans le langage de la psychologie des profondeurs, l'Individuation.

Je laisse bien entendu au lecteur le soin d'accréditer ou non cette thèse, mais j'ai la conviction que la création de la femme envisagée sous cet aspect, avec les conséquences psychologiques qu'une telle genèse sous-entend, pourrait bouleverser ce qu'on croyait jusqu'ici savoir sur les rapports physiques et psychiques des couples et surtout sur les difficultés qu'ils rencontrent dans leurs efforts pour vivre une union durable.

Le mythe grec, qui traite du même sujet ne s'embarasse pas de telles subtilités. Vénus naît tout simplement de l'écume de mer, après que le sang s'écoulant du phallus tranché d'Ouranos ait été répandu dans cet élément. Cette déesse jaillissant des flots, puis reposant ensuite sur une vasque en forme de coquillage, est conforme au mythe hébreu. Ainsi Ouranos, l'Adam grec, après la spectaculaire amputation que l'on sait, met au monde sa féminité endormie. L'écume de mer correspondant à l'atmosphère qui permet la projection et l'incarnation de cette partie manquante.